

Études littéraires africaines

Ken Saro-Wiwa, une écriture et une vie aventureuses

Kangni Alem



Number 13, 2002

Ken Saro-Wiwa

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041795ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041795ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Alem, K. (2002). Ken Saro-Wiwa, une écriture et une vie aventureuses. *Études littéraires africaines*, (13), 5–6. <https://doi.org/10.7202/1041795ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

KEN SARO-WIWA, UNE ÉCRITURE ET UNE VIE AVENTUREUSES

Les circonstances tragiques de la mort de Ken Saro-Wiwa (1941-1995) ont permis l'irruption brutale sur la scène littéraire française et francophone d'un auteur dont la célébrité jusque-là restait confinée au monde anglophone. Pour peu, néanmoins, que l'on s'intéresse à l'engouement suscité par le nom de l'écrivain martyr, on s'aperçoit très vite qu'un grand pan de sa production reste fondamentalement ignoré par la critique. *Sozaboy*, *Mister B ?* Quelques titres affleurent, essentiels certes, mais par rapport à d'autres restés dans l'ombre, à l'exemple de *Songs in a Time of War* (1985), *A Forest of Flowers* (1986), la question se pose de la notoriété et de la réception d'une œuvre où tous les genres, presque, sont représentés, omniprésence qui met en lumière la boulimie intellectuelle de son auteur, dont les prises de position politique, la visibilité sociale en tant qu'homme d'affaires influent, ainsi que les postures artistiques, ont été mises au service, indistinctement, d'une certaine ambition démocratique.

La question n'est pas de savoir si Ken Saro-Wiwa était un saint ou non¹, mais plutôt de la résonance particulière que peut prendre en Afrique, à travers le destin pathétique d'un écrivain, l'articulation entre les nécessités de la littérature et les attentes réelles de son lectorat immédiat en matière de justice sociale. Dans ce même Nigeria, véritable plaie ouverte du continent², le poète Christopher Okigbo avait perdu la vie, les armes à la main, pendant la honteuse guerre du Biafra, et le dramaturge Soyinka n'a eu la vie sauve qu'en prenant, à plusieurs reprises, le chemin de l'exil. Sur un continent aussi chahuteur, impossible de vivre dans une tour d'ivoire, comme nous l'a récemment rappelé le drame du Rwanda³. À la différence des sociétés démocratiques d'Europe ou d'Amérique, où le poids du réel sur l'écrivain est plus facile à négocier, force est de constater que "le don, l'imagination, la singularité de la voix, le style distinguent l'écrivain et l'élèvent au-dessus de la masse"⁴ dans les sociétés africaines, à son corps défendant. La mort de Saro-Wiwa est venue nous rappeler de façon cinglante les difficultés liées à la quête de la sérénité dans l'exercice du métier d'écrivain en Afrique et les leçons encore à méditer d'un Césaire ou d'un Fanon, autres penseurs incontournables de la notion malaisée de l'engagement.

¹ Kangni Alem, "Et si Ken Saro-Wiwa n'était pas innocent, après tout ?", *L'Autre Afrique*, 11-17 février 1998, p. 31, et aussi, "Ken Saro-Wiwa : Not Entirely Innocent ?", *Mail & Guardian*, April 4-11, 1996.

² Wole Soyinka, *The Open Sore of a Continent. A Personal Narrative of the Nigerian Crisis*, New York, Oxford University Press, 1996.

³ Cf. Manthia Diawara, "La littérature africaine et l'expédition rwandaise", *Africultures*, n° 48, mai 2002.

⁴ Mona Ozouf, *Les aveux du roman*, Paris, Fayard, 2001, p. 11.

Le présent numéro n'aborde pas ce débat, passionnant au demeurant. Au contraire, il s'en tient d'abord à la production littéraire de Ken Saro-Wiwa, caractérisée par une extrême cohérence, malgré la variété des tons. Auteur populaire, écrivant pour la jeunesse dans un souci de pédagogie, Saro-Wiwa sut également sortir du cadre du récit classique pour expérimenter d'autres rapports à la langue anglaise. Rien de systématique dans une telle démarche. Au contraire, ainsi que nous l'exprimions dans un article antérieur, on dirait que

*l'écrivain, d'une extrême adaptabilité et issu d'une couche minoritaire de la population nigériane, avait conscience que le tout expérimental pouvait aussi bien lui ouvrir les portes de la célébrité que l'enfermer dans les limites d'une communication littéraire délibérément "sophistiquée"*¹

D'où aussi une grande liberté de ton, d'autant plus justifiée que les contraintes éditoriales furent quasi inexistantes dans le cas de Ken Saro-Wiwa, ainsi que l'atteste un témoignage rare, traduit ici par Alain Ricard, sur l'implication de l'écrivain dans la vie littéraire du Nigéria en qualité d'éditeur.

Sept ans après la disparition de l'écrivain et activiste, il nous a semblé opportun de proposer un premier bilan sommaire de son œuvre, souvent réduit à tort à quelques titres-phare. Pour cela, nous avons décidé d'aborder l'auteur nigérian par le biais de la traduction, en mettant l'accent sur des titres récemment parus en français. "L'héritage" de Saro-Wiwa est divers et peut aussi être lu au regard d'autres auteurs contemporains, comme c'est le cas dans ce dossier, sur le thème de la guerre, d'un parallèle avec *Allah n'est pas obligé*, le dernier roman d'Ahmadou Kourouma. Quoi qu'il en soit, avec ce numéro d'*Études Littéraires Africaines*, nous espérons réussir à établir les passerelles nécessaires à la saisie pleine et entière de l'œuvre de Ken Saro-Wiwa par ses lecteurs futurs.

■ Kangni ALEM
Celfa-Bordeaux 3

¹ Kangni Alem, "À Ken Saro-Wiwa", *Notre Librairie*, n° 140, avril-juin 2000, p. 29.